

Cet article est disponible en ligne à l'adresse :

http://www.cairn.info/article.php?ID_REVUE=AMX&ID_NUMPUBLIE=AMX_046&ID_ARTICLE=AMX_046_0841

Crise et conjoncture révolutionnaire : Marx et 1848

par Irene <MARQUAGE TYPEMARQ="ITALIQUE">VIPARELLI</MARQUAGE>

| Presses Universitaires de France | PARTIS / mouvements

2009/2 - n° 46

ISSN 0994-4524 | ISBN 9782130572459 | pages 122 à 136

Pour citer cet article :

— VIPARELLI I., Crise et conjoncture révolutionnaire : Marx et 1848, PARTIS / mouvements 2009/2, n° 46, p. 122-136.

Distribution électronique Cairn pour Presses Universitaires de France.

© Presses Universitaires de France. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

CRISE ET CONJONCTURE RÉVOLUTIONNAIRE : MARX ET 1848

Par Irene VIPARELLI

—
122
—

Quelle valeur faut-il accorder à la production journalistique marxienne de la période de la révolution européenne des années 1848-1853 ? Cette question a trouvé les réponses les plus diverses. Si l'on suit Barbier ou Spencer, Marx y élabore une théorie politique originale, édifiée sur les principes de l'autonomie et de la substantialité de l'État. Selon Althusser ou Negri, il s'inscrit plutôt dans les prémices de cette tradition qui se considère comme « la conscience théorique » des luttes du mouvement ouvrier. Tronti y lit la découverte marxienne de la subjectivité ouvrière révolutionnaire. Enfin, Balibar, dans la tradition léniniste, analyse son rôle dans une « théorie de l'État »¹. Néanmoins, ces points de vue convergent pour attribuer une valeur surtout politique à ces textes ; nous tenterons, quant à nous, d'en restituer l'intérêt théorique.

Notre hypothèse est que l'expérience de la révolution de 1848 a contribué d'une façon décisive à combler un « vide théorique » qui, jusqu'alors, avait empêché la formulation d'une théorie révolutionnaire conséquente. Alors que les analyses marxiennes des années quarante se rapportaient à deux temporalités – l'une linéaire, l'autre cyclique –, la première exprimant le mouvement tendanciel de toute l'histoire, la seconde celui de sa réalisation effective dans le mode de production capitaliste, la révolution prolétarienne restait conçue comme le résultat de la seule tendance linéaire. On voit donc en quoi consiste le « vide théorique » : il concerne l'absence de réflexion quant au lien entre le mouvement linéaire mettant en place les conditions objectives pour la révolution et la dynamique cyclique du capitalisme.

1. M. Barbier, *La pensée politique de K. Marx*, Paris, L'Harmattan, 1992, pp. 220-232 ; M. E. Spencer, *Marx on the State : the Events in France between 1848-1850*, in *Karl Marx's social and political thought : Critical assessment*, Vol. III, sous la direction de C. M. Brown, London - New York, Routledge, 1990, pp. 519-547 ; L. Althusser, *Pour Marx*, Maspero, Paris, 1966, pp. 80-86 ; A. Negri, *John M. Keynes e la teoria capitalistica dello stato nel '29*, in *Operai e Stato*, Milano, Feltrinelli, 1972, pp. 69-70 ; M. Tronti, *Operai e capitale*, Torino, Einaudi, 1966, pp. 159-162 ; E. Balibar, *Cinq études de matérialisme historique*, Paris, F. Maspero, 1974, pp. 23-26 ; V. Lénine, *L'État et la révolution*, in *Œuvres*, Paris, Éditions sociales, tome XXV, 1970, pp. 437-445.

Dans les premières pages de *L'Idéologie allemande*, Marx affirme : « Le premier besoin lui-même une fois satisfait, l'action de le satisfaire et l'instrument déjà acquis de cette satisfaction poussent à de nouveaux besoins, et cette production de nouveaux besoins est le premier fait historique »². La tendance linéaire à la complexification graduelle du processus historique est définie ici comme l'effet du procès d'accroissement progressif des besoins humains et des moyens pour les satisfaire. Cette linéarité n'est à concevoir ni comme une description du mouvement empirique de l'histoire ni comme une sorte de téléologie historique ; elle relève d'une « tendance » qui reste dissimulée au cours de l'histoire passée jusqu'à ce que le mode de production capitaliste la révèle et en même temps la réalise. C'est en effet le capital, et lui seul, qui, à la fois, la manifeste à travers ses lois contraignantes, imposant en même temps le développement incessant de toutes les forces productives et l'universalisation progressive de l'histoire, et la réalise grâce à son mouvement cyclique et contradictoire, l'accroissement des forces productives étant aussi bien le principe que la conséquence des crises économiques périodiques de surproduction³. La dynamique de réalisation de la « tendance linéaire » du capitalisme dans l'histoire étant donc indissociable de la cyclicité, il fallait bien que cette dernière finisse par apparaître comme déterminante dans le processus au cours duquel les conditions requises pour la victoire de la révolution prolétaire peuvent concrètement se mettre en place. Or, dans le *Manifeste* encore, la loi de la simplification des rapports de classes aussi bien que celle de la radicalisation progressive de l'antagonisme entre bourgeoisie et prolétariat se réalisent au cours d'un processus absolument linéaire qui affirme, d'une part, la graduelle victoire de la bourgeoisie sur les forces réactionnaires et, d'autre part, la progressive transformation du prolétariat en classe révolutionnaire. Le « vide théorique » relatif au lien entre dynamique cyclique du capitalisme et révolution prenait ainsi la forme d'une « incohérence théorique » : alors que, pour Marx, c'est la cyclicité qui, seule, réalise la tendance linéaire du capitalisme, c'est la tendance linéaire à elle seule qui met en place les conditions objectives de la révolution prolétarienne.

Notre hypothèse est que la révolution de 1848 contribue à combler ce vide théorique et à résoudre cette incohérence théorique, en fondant une « théorie conjoncturelle de la révolution » sur de nouveaux principes théoriques relatifs au lien entre crises cycliques du capitalisme et conjonctures révolutionnaires. L'examen de cette hypothèse se déroulera en trois temps.

2. K. Marx, F. Engels, *L'Idéologie allemande*, trad. fr. H. Auger, G. Badia, J. Baudrillard, R. Cartelle, présentée et annotée par G. Badia, Paris, Éditions sociales, 1968, pp. 57-58.

3. Voir G. M. Cazzaniga, *Funzione e conflitto. Forme e classi nella teoria marxiana dello sviluppo*, Napoli, Liguori, 1981, pp. 25-28 et R. Fineschi, *Hegel e Marx. Contributi a una rilettura*, Roma, Carocci, 2006, pp. 30-32.

Tout d'abord, il nous faudra préciser la nature des principes théoriques qui émergent des réflexions marxiennes développées autour de la révolution de 1848. Ensuite, il s'agira de comprendre en quoi consiste exactement la nouvelle cohérence de la théorie marxienne. Enfin, à travers une confrontation avec la conception althussérienne de la conjoncture révolutionnaire, il sera possible d'explicitier les implications théoriques et politiques de cette « nouvelle théorie conjoncturelle de la révolution ».

LES NOUVEAUX PRINCIPES THÉORIQUES MARXIENS

Est-il possible d'attribuer une véritable valeur théorique aux multiples articles de journaux, développant les arguments les plus divers et relatifs aux événements les plus contingents, qui constituent le *corpus* des textes marxien relatifs à la révolution de 1848⁴ ? S'il est possible de retenir cette hypothèse, c'est que les articles marxien – ceux consacrés à la France (notoirement recueillis dans *Les luttes des classes en France* et dans le *Dix-huit Brumaire de Louis Bonaparte*), ceux relatifs à l'Allemagne (parus dans *La Nouvelle Gazette Rhénane*) et à l'Angleterre (rédigés pour le *New York Daily Tribune*) – participent d'une même réflexion centrée sur le sujet suivant : la dynamique de déroulement des événements historiques dans les conjonctures révolutionnaires impliquées par les crises capitalistes.

Marx lui-même autorise une analyse unitaire de ces textes lorsqu'il affirme : « Londres, le 10 avril ; Paris, le 15 mai et le 25 juin ; Milan, le 6 août ; Vienne, le 1^{er} novembre, voilà cinq grandes dates de la contre-révolution européenne [...]. À Londres, le 10 avril, ce ne fut pas seulement la puissance révolutionnaire des chartistes, ce fut aussi la propagande révolutionnaire de février qui fut brisée pour la première fois [...]. Paris, le 15 mai, offrit aussitôt le pendant à la victoire du parti anglais de l'immobilisme [...]. Il manquait encore quelque chose ; non seulement il fallait que le mouvement révolutionnaire fût battu à Paris, il fallait que l'insurrection armée fût dépouillée à Paris même de la magie de l'invincibilité, alors seulement la contre-révolution pourrait être tranquille. Et cela se produisit à Paris pendant une bataille de quatre jours, du 23 au 26 juin [...]. Nous avons tous vu avec quelle force irrésistible, la réaction a déferlé à partir de ce jour-là. Il était impossible de l'arrêter ; le pouvoir conservateur avait vaincu le peuple de Paris avec des grenades et de la mitraille, et ce qui était possible à Paris, on pouvait le refaire n'importe où »⁵. C'est donc d'une même histoire qu'on parle, dont les événements particuliers, loin de se dérouler d'une façon indépendante, constituent les différents moments d'une conjoncture internationale spécifique, qui

4. Pour une réévaluation de la valeur théorique de l'activité journalistique de Marx, voir notamment M. Krätke, « Journalisme et science. L'importance des travaux journalistiques de Marx pour sa critique de l'Économie politique », *Actuel Marx*, n°42, 2007.

5. K. Marx, F. Engels, *La nouvelle Gazette Rhénane*, II, traduction et notes par L. Netter, Paris, Éditions sociales, 1969, pp. 192-195.

a été inaugurée par la crise économique des années 1845-1847 et qui se conclut par l'affirmation générale de la contre-révolution.

Mais la physionomie de cette conjoncture de crise générale fait manifestement problème. En effet, comment pourrait-on la considérer comme un « modèle » général, alors que l'Angleterre, c'est-à-dire le pays dominant le marché mondial, a échappé à la révolution ? Ne faudrait-il pas la considérer plutôt comme une conjoncture spécifique exprimant l'immaturité du capitalisme sur le continent européen ainsi que la lutte pour l'hégémonie entre la bourgeoisie et les survivances des pouvoirs féodaux ?

Une telle interprétation est, certes, possible, mais elle gommerait le rôle fondamental joué, selon Marx, par l'Angleterre dans le déroulement des événements révolutionnaires : la lutte menée par la bourgeoisie anglaise contre les lois céréales en 1847 a constitué la prémisse des révolutions bourgeoises du printemps de 1848, de même que le massacre des chartistes anglais en avril 1848 a rendu possible le massacre du prolétariat français en juin. Qui plus est, on peut penser que l'Angleterre a également joué un rôle déterminant dans la victoire de la contre-révolution sur l'ensemble du continent, précisément parce qu'elle s'est engagée dans cette direction. Réfléchissant à la signification du gouvernement Tory, Marx affirme en effet : « Quel est donc maintenant leur objectif ? Ils veulent maintenir un pouvoir politique dont la base sociale a cessé d'exister. Et comment vont-ils atteindre leur objectif ? Tout simplement par une *contre-révolution*, c'est-à-dire par une réaction de l'État contre la société »⁶.

—
125
—

Le rôle de l'Angleterre est donc à concevoir comme celui du « démiurge du cosmos bourgeois »⁷, qui, en anticipant les événements révolutionnaires d'une façon non révolutionnaire, avait déterminé tout à la fois la dynamique de déroulement et le destin de la conjoncture. Le fait que ce soit en Angleterre que l'on trouve les causes des événements révolutionnaires européens révèle l'essence proprement capitaliste de la conjoncture de 1848. Aussi peut-on faire remonter la dynamique spécifique des conjonctures révolutionnaires, au-delà des événements historiques particuliers, à la logique générale de la cyclicité capitaliste.

La « théorie conjoncturelle de la révolution » qui, bien que jamais explicitée et encore moins systématisée, existe pourtant entre les lignes du *corpus* journalistique marxien de 1848, et repose sur deux principes. Le premier peut être formulé ainsi : « Une nouvelle révolution n'est possible qu'en conséquence d'une nouvelle crise. Mais l'une est aussi certaine que l'autre »⁸.

6. K. Marx, « Les Élections en Angleterre. Tories et Whigs », in *Œuvres IV. Politiques I*, présentée et annotée par M. Rubel, Paris, Gallimard, 1994, pp. 680-681.

7. K. Marx, *Les luttes de classe en France*, in *Œuvres IV. Politiques I*, op. cit., p. 332.

8. *Ibid.*, p. 333.

En quoi la crise contribue-t-elle à la révolution ? Elle envenime les rapports entre la bourgeoisie et les pouvoirs politiques improductifs d'État, entretenus par le crédit bourgeois à travers les impôts : à la suite de l'affaiblissement du crédit, la bourgeoisie est contrainte à réduire au minimum les coûts de la « production étatique », en effaçant tous les « faux frais » liés au fonctionnement de la machine improductive et parasitaire d'État. Pendant la conjoncture historique de 1848, cette exigence de soumission de l'État à ses intérêts de classe a abouti, en Angleterre, à un compromis entre la bourgeoisie industrielle et le gouvernement Tory, alors que sur le continent, elle a imposé l'explosion des révolutions.

Il importe de relever cette double possibilité ouverte par la crise : soit le compromis politique, soit la révolution. Cette alternative nous révèle clairement que, pour Marx, il n'existe pas de lien direct entre crise et révolution. En effet, la crise, produite par la cyclicité, est le moyen historique de réalisation de toutes les tendances immanentes du capitalisme, aussi bien à l'accroissement des forces productives qu'à son autodépassement révolutionnaire. Elle met à « l'ordre du jour » deux possibilités de transformation historique : soit l'inauguration d'un nouveau cycle économique, soit la rupture révolutionnaire. Mais la possibilité objective de l'explosion révolutionnaire est le résultat d'un processus complexe, au cours duquel tout un ensemble de circonstances, à la fois économiques, politiques et idéologiques, doivent se mettre en place. Ce processus est décrit grâce à l'élaboration du concept d'« intensité de la crise ». Qu'est-ce que l'« intensité de la crise » ? Rien d'autre que l'« existence historique et concrète » de la crise en tant que processus à la fois politique, économique et idéologique, qui implique, en chaque nation et à tous les niveaux sociaux, une dynamique de radicalisation des antagonismes de classe et qui, lorsqu'elle atteint son degré d'intensité le plus haut, ouvre une conjoncture révolutionnaire.

Il est utile, afin de comprendre tous les enjeux de ce concept, de s'attarder quelque peu sur les réflexions développées dans la *Revue d'octobre* de 1850, où Marx se demande pourquoi la révolution n'a pas éclaté en Angleterre. Toute une série de circonstances a contribué à la paix anglaise : tout d'abord, le bas degré de la crise économique, qui, en Angleterre, n'a pas atteint sa forme la plus radicale, mais est restée circonscrite aux sphères superficielles de la spéculation et du commerce ; ensuite, la faible intensité des conflits sociaux : la bourgeoisie, grâce à sa victoire dans la bataille pour l'abolition des lois céréales, a réussi tout à la fois à soumettre le pouvoir politique conservateur à ses intérêts de classe de façon pacifique et à tromper idéologiquement le prolétariat en lui garantissant « pain

à bon marché et salaires élevés »⁹. En un mot, l'intensité de la crise n'a atteint, ni du point de vue économique ni du point de vue politique, et encore moins du point de vue idéologique, le degré d'intensité qui aurait pu imposer l'ouverture d'une conjoncture révolutionnaire.

Les circonstances étaient bien différentes sur le continent européen : étant donné que le canal d'exportation le plus important pour l'industrie continentale avait été fermé à la suite de la crise du commerce anglaise, la crise s'y est développée sous sa forme la plus radicale, celle d'une crise industrielle provoquant la paralysie de tout le système productif européen. Qui plus est, du fait de sa faiblesse et de son incapacité à soumettre les pouvoirs privilégiés d'État à ses propres intérêts économiques de façon pacifique, la bourgeoisie du continent a été contrainte de s'engager sur la voie révolutionnaire, réveillant, par là même, la puissance révolutionnaire du « peuple ». Pour le dire en un mot, sur le continent européen, c'est parce que la crise a atteint un haut degré d'intensité de tous les points de vue qu'elle a impliqué l'ouverture d'une conjoncture révolutionnaire.

D'où le second principe général, qui affirme que l'intensité de la crise est le facteur absolument déterminant pour la mise en place des conditions objectives de l'éclatement historique des révolutions. Dans *Les Luites de classe en France*, Marx révèle quel est le corollaire de ce second principe, lorsqu'il affirme : « Naturellement, c'est aux extrémités de l'organisme bourgeois que les explosions violentes doivent se produire, plutôt qu'en son cœur, car ici la possibilité d'un accommodement est plus grande que là »¹⁰. C'est toujours dans les nations les plus faibles, dont les contradictions se révèlent, à tous niveaux, sous la forme la plus radicale, que la crise peut le plus facilement se transformer en une conjoncture révolutionnaire. Cependant, la signification du concept d'« intensité de la crise » est plus large encore, parce qu'elle renvoie aussi à la dialectique entre révolution et contre-révolution qui s'impose à l'intérieur de toute conjoncture révolutionnaire. Comment cette dynamique s'affirme-t-elle ?

Le rôle spécifique de tout pouvoir politique formellement autonome est, selon Marx, d'apparaître, aux yeux du peuple, comme le responsable de toute injustice sociale, cachant ainsi derrière son « pouvoir apparent » le « pouvoir réel du capital »¹¹. Or la révolution bourgeoise, qui consiste dans la conquête du pouvoir politique par la bourgeoisie et la destruction de tout « pouvoir métaphysique », démystifie les rapports sociaux et, en révélant les antagonismes de classe, réveille la lutte. Qui plus est,

9. K. Marx, « Le Mouvement ouvrier en Angleterre », in *Œuvres IV. Politiques I*, op. cit., pp. 745-746.

10. *Ibid.*, p. 332.

11. Voir E. Balibar, « L'idée d'une politique de classe chez Marx », in *Marx en perspective*, textes réunis par B. Chavance, Paris, Éditions de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, 1985, pp. 497-526 ; *Sur la dictature du prolétariat*, Paris, Maspero, 1976, pp. 53-65 ; L. Althusser, *Pour Marx*, op. cit., pp. 428-449 ; A. Tosel, « Les critiques de la politique chez Marx », in E. Balibar, A. Tosel, C. Luporini, *Marx et sa critique de la politique*, Paris, Maspero, 1979, pp. 31-32.

en affirmant toutes les libertés formelles – le droit de vote, la liberté de presse et d'association, etc. –, elle fourbit toutes les armes de la révolution tandis qu'elle se prive, au cours de sa bataille contre les privilèges de la bureaucratie et de l'armée, de toutes ses armes de défense. Il faut donc bien que la bourgeoisie, après avoir été révolutionnaire, trahisse la révolution en s'alliant à nouveau avec les forces contre-révolutionnaires : l'onéreuse machine bureaucratique et militaire contre laquelle elle avait conduit son entreprise révolutionnaire, face au danger de la radicalisation de la révolution, se révèle comme son unique allié et comme la seule force pouvant sauver sa domination sociale.

« Le terrain contre-révolutionnaire lui aussi est révolutionnaire »¹². Voici la manière dont Marx synthétise la logique du développement des événements à l'intérieur de chaque conjoncture révolutionnaire : à la tendance « ascendante » de la révolution, visant à se transformer de révolution politique et bourgeoise en révolution sociale et prolétaire, s'oppose toujours celle, « descendante », de la contre-révolution, qui, en revanche, cherche à sauver le *statu quo* social¹³. L'un et l'autre de ces deux mouvements s'affirment nécessairement à tous les niveaux de la société : étant donné que les médiations structurelles de la société bourgeoise séparant la dimension politique, sous forme d'État, de la base sociale ont été brisées par la révolution bourgeoise, l'élément politique devient à la fois une force économique et idéologique. Par conséquent, lorsqu'une révolution est incapable de se radicaliser, elle permet à la contre-révolution de s'affirmer à la fois comme répression politique, renaissance des idéologies bourgeoises et début d'un nouveau cycle de prospérité du capitalisme. Tel a été le destin de la révolution de 1848. Par contre, le mouvement de déploiement progressif de la révolution serait tout à la fois le processus de l'affaiblissement politique et idéologique des forces contre-révolutionnaires et celui de la radicalisation de la crise économique.

On peut donc voir que la dialectique sous-jacente au déroulement des événements révolutionnaires ne doit pas être réduite au simple développement de la lutte politique de classe. Étant bien plutôt l'existence concrète de la crise dans sa forme révolutionnaire, cette dialectique n'est rien d'autre que la continuation du processus, désigné par Marx par l'intermédiaire du concept d'« intensité de la crise », à l'intérieur de la conjoncture ouverte par la crise : d'une part, « révolution » est à concevoir ici comme la dynamique de radicalisation des conflits sociaux, c'est-à-dire comme la poursuite du mouvement qui impose l'éclatement de la

12. K. Marx, F. Engels, *La nouvelle Gazette Rhénane*, op. cit., p. 222.

13. Voir la définition donnée par E. Balibar du terme « contre-révolution » dans G. Bensussan, G. Labica (dir.), *Dictionnaire critique du marxisme*, Paris, PUF, 1982, p. 241 et L. Brownstein, « The Concept of Counterrevolution in Marxian Theory », in *Karl Marx's social and political thought: Critical assessment*, op. cit., pp. 273-282.

révolution ; d'autre part, « contre-révolution » désigne ici la dynamique d'affaiblissement du degré d'intensité de la lutte, c'est-à-dire la réaffirmation du processus qui, soit empêche l'éclatement des révolutions, soit détermine la fermeture des conjonctures révolutionnaires.

Il ne sera pas inutile d'éclaircir cette idée en confrontant deux affirmations de Marx. La première est relative à la conjoncture de 1848 ; la deuxième concerne la dynamique présidant au déroulement de la prochaine conjoncture, que Marx supposait proche : « Entre mars et mai, l'Angleterre avait déjà tiré un avantage direct de la révolution, qui lui amena quantité de capitaux du continent »¹⁴. « L'Angleterre subit pour la première fois, *simultanément*, une *crise industrielle* et une *crise agricole*. Cette double crise anglaise est accélérée, élargie et rendue plus inflammable par les convulsions concomitantes sur le continent »¹⁵.

On voit bien ici que, selon Marx, dans la conjoncture de 1848, les illusions idéologiques du prolétariat européen, en se traduisant en impuissance révolutionnaire (la seule exception – partielle – étant celle du prolétariat parisien), ont contribué à la reprise économique. En revanche, étant donné la perte des illusions prolétaires à la suite de la défaite de 1848, le prolétariat aura acquis, lors de la prochaine crise, la force révolutionnaire nécessaire pour radicaliser la lutte de classe et, par conséquent, la crise économique¹⁶.

—
129
—

LA NOUVELLE THÉORIE DE LA RÉVOLUTION

Marx lui-même semble remettre en question notre hypothèse interprétative quant aux avancées théoriques liées à l'analyse de 1848 lorsque, niant toute évolution de sa pensée, dans l'*Adresse de mars 1850*, il affirme : « La Ligue s'est, en outre, affirmée en ce que sa conception du mouvement, telle qu'elle était formulée, tant dans les circulaires des congrès du Comité central de 1847 que dans le *Manifeste communiste*, s'est révélée être la seule juste »¹⁷.

Certes, les thèses fondamentales du *Manifeste* sont bien confirmées par les événements de 1848 : tout d'abord, la thèse de la simplification des rapports de classes, qui s'est réalisée dans l'opposition, absolument radicale et excluant toute position intermédiaire, entre le champ de la révolution et celui de la contre-révolution ; ensuite, la thèse de la radicalisation progressive des antagonismes de classe, qui s'est manifestée dans

14. K. Marx, « Revue mai-octobre 1850 », in *Œuvres IV. Politiques I*, op. cit., p. 396.

15. *Ibid.*, p. 387.

16. Sur la question des tâches des représentations idéologiques pendant les périodes révolutionnaires, voir P. L. Assoun, *Marx et la répétition historique*, Paris, Presses Universitaires de France, 1978, pp. 130-131 ; I. Garo, « Représentation et politique chez Marx », *La pensée*, n°350, avril-juin 2007, pp. 77-88 et M. Tomba, « Il materialista storico al lavoro. La storiografia politica del Diciotto Brumaio », in *Pensare con Marx, ripensare Marx*, Roma, Sped. Al. Graf, 2008.

17. K. Marx, « Adresse du comité central de la Ligue des communistes (mars 1850) », in *Œuvres IV. Politiques I*, op. cit., p. 547.

le passage des révolutions bourgeoises du printemps à la révolution du prolétariat français de juin 1848 ; enfin, si l'on considère que l'arriération du capitalisme dans les pays du continent a été la cause de la défaite de la révolution, on peut estimer qu'un troisième point a été confirmé, qui est exactement celui que nous avons identifié auparavant comme révélateur d'une « absence-incohérence » théorique : le principe de la subordination de la mise en place des conditions objectives de la révolution prolétarienne au mouvement tendanciel et linéaire du capitalisme.

Cependant, si l'on considère la révolution de 1848 d'un autre point de vue, elle peut tout aussi bien apparaître comme la falsification empirique de la théorie marxienne : l'issue contre-révolutionnaire d'une révolution n'avait en effet jamais été prise en compte par Marx, cette possibilité étant incompatible avec son hypothèse d'une réalisation de la tendance linéaire de l'histoire par le mouvement progressif du capitalisme. Nous voyons donc que si la logique sous-jacente au déroulement des événements révolutionnaires confirme d'une certaine manière la théorie présentée dans le *Manifeste*, son résultat en est tout autant l'infir-
—
130

—
Le problème doit être posé à partir du constat que la révolution de 1848 a permis à Marx de formuler deux nouveaux principes théoriques : celui du lien entre crise et révolution et celui de l'« intensité de la crise ». Ce qui est en jeu dans ces nouveaux principes est la relation entre la cyclicité et la révolution. À la lumière de cet enjeu, le paradoxe de la confirmation/négation de la théorie marxienne se dissout : d'une part, la contre-révolution, en tant que mouvement de réaction à la révolution, devient intelligible grâce à la définition de la dynamique de déroulement des événements à l'intérieur de la conjoncture ; d'autre part, la loi de la simplification des rapports de classe et celle de la radicalisation des antagonismes, plutôt que de confirmer la perspective théorique antécédente, acquièrent une signification nouvelle, dès lors qu'elles sont considérées dans leur dynamique de réalisation effective à l'intérieur d'une conjoncture révolutionnaire donnée. Néanmoins, la question la plus problématique reste encore à résoudre : la révolution de 1848 est-elle véritablement la confirmation du principe de la réalisation des conditions objectives de la révolution par le mouvement linéaire et tendanciel du capitalisme ?

Il ne s'agit pas de la question de savoir si, en 1848, le capitalisme avait déjà affirmé les conditions de son propre dépassement, mais plutôt de comprendre comment il faut concevoir le processus de réalisation des conditions objectives de la révolution à l'intérieur des conjonctures. Le processus de radicalisation des conflits sociaux, nous l'avons vu, s'af-

firme, à différents degrés d'intensité, dans toutes les formations sociales qui sont également prises dans la crise économique. Ce qu'il faut ajouter maintenant est qu'à la suite de l'affirmation « universelle » de ce même processus, une convergence des intérêts de chaque classe s'impose en tous pays et réalise ainsi une sorte de « silencieuse alliance internationale de classe », aussi bien du côté des forces réactionnaires que des forces révolutionnaires. D'une part, en effet, l'attitude de chaque classe à l'intérieur d'une nation se lie à l'attitude de la même classe dans les autres pays ; d'autre part, chaque victoire ou défaite nationale, aussi bien des forces révolutionnaires que de la réaction, affaiblit ou renforce tout le « parti » à un niveau international. Ce phénomène des « silencieuses alliances internationales de classe » est absolument déterminant pour le destin des conjonctures révolutionnaires, étant donné qu'il transforme le processus d'intensification des conflits sociaux, qui s'était présenté originellement comme une dynamique analogue se répétant, à différents degrés d'intensité, en chaque pays, en une nouvelle relation de dépendance de chaque nation à l'égard du contexte international.

Il faut pourtant bien préciser que cette dépendance a des significations différentes pour la bourgeoisie et le prolétariat. Dans le cas de la bourgeoisie, l'influence du contexte international s'affirme, d'une part, comme subordination de la bourgeoisie des pays les moins développés à celle des pays les plus avancés et, d'autre part, comme soutien international aux bourgeoisies nationales les plus faibles et les plus menacées par la révolution. Dans le cas du prolétariat, au contraire, cette dépendance internationale de classe est à concevoir comme une alliance de toute la classe ouvrière en vue de déployer la révolution grâce à un soutien réciproque des différentes luttes du prolétariat contre la réaction. En partant des révolutions bourgeoises, qui éclatent toujours « en périphérie » à la suite de la crise économique et préparent le « terrain de la lutte », il faut tout d'abord que le prolétariat radicalise la révolution, en la transformant de révolution bourgeoise en révolution sociale. Ensuite, grâce à la « silencieuse alliance internationale de classe », il faut que le prolétariat victorieux soutienne toutes les luttes prolétaires et bouleverse les rapports de force entre la révolution et la contre-révolution sur le terrain international. En partant de la périphérie, à travers ce mouvement d'auto-déploiement progressif, il faut que la révolution conquière enfin le cœur du mode de production capitaliste, en accédant à une dimension universelle qui, seule, lui permet de mettre en place les conditions objectives pour atteindre, en brisant le lien dialectique entre révolution et contre-révolution, sa victoire finale. Cependant, il faut

encore que toute une étape ultérieure de la révolution se déroule pour imposer en chaque nation, à travers la dictature politique du prolétariat, les conditions économiques, politiques et théoriques nécessaires au dépassement définitif du mode de production capitaliste, c'est-à-dire à l'affirmation positive du communisme. C'est seulement à la fin de tout ce processus que la révolution s'achève.

LE CONCEPT MARXIEN DE CONJONCTURE

Marx n'a évidemment pas été le dernier à réfléchir à la révolution en tant qu'événement réel lié à une conjoncture historique déterminée. Althusser, par exemple, s'engage exactement dans la même ligne de réflexion lorsqu'il affirme, dans les deux célèbres articles « Contradiction et surdétermination » et « Sur la dialectique matérialiste », qu'une « théorie conjoncturelle » de la révolution est la seule compatible avec la dialectique matérialiste.

—
132 —
Alors qu'il s'interroge sur les causes de l'éclatement de la révolution en Russie en 1917, Althusser écrit : « Pourquoi la révolution a-t-elle été *possible* en Russie [...] ? Elle a été *possible* en Russie pour une raison qui dépassait la Russie : parce qu'avec le déchaînement de la guerre impérialiste, l'humanité était entrée dans une situation *objectivement révolutionnaire* [...]. L'expérience et l'horreur de la guerre allaient, en tous pays, servir de relais et de révélateur à la longue protestation d'un siècle entier contre l'exploitation capitaliste [...]. Mais cette conclusion [...] *ne provoqua le triomphe de la révolution qu'en Russie* [...]. Pourquoi cette exception paradoxale ? »¹⁸. La relation établie par Althusser entre la crise internationale et l'éclatement de la révolution est presque identique à celle que nous avons attribuée à Marx : la crise, en plaçant la révolution « à l'ordre du jour », en affirme la « pure possibilité formelle », mais elle n'impose pas pour autant son effectivité historique. De ce fait, Althusser part, lui aussi, à la recherche d'un principe qui puisse rendre compte de la dynamique concrète qui conduit à la réalisation de la révolution. Cependant, alors que les réflexions marxiennes autour de ce problème avaient abouti à la formulation de la notion d'« intensité de la crise », celles d'Althusser conduisent au concept de « surdétermination ». Quelle relation établir entre ces deux termes ? Y a-t-il hétérogénéité, proximité partielle, identité complète ?

Le concept marxien d'« intensité de la crise » n'exprime rien d'autre, comme on l'a vu, que l'existence concrète de la crise en tant que processus tout à la fois politique, idéologique et économique de radicalisation progressive des antagonismes sociaux, s'affirmant en chaque nation touchée

18. L. Althusser, « Contradiction et surdétermination », in *Pour Marx, op. cit.*, p. 93.

par la crise à différents degrés d'intensité. Il s'agit d'un processus qui revêt une dimension nationale et qui concerne les différents niveaux sociaux de chaque formation sociale, mais aussi une dimension internationale. On peut donc identifier une racine commune aux concepts marxien d'« intensité de la crise » et althussérien de « surdétermination », dans la mesure où l'un et l'autre reposent sur le principe qu'Althusser nomme « le primat de l'inégalité interne » et qu'il définit de la façon suivante : « C'est parce que l'inégalité concerne toute formation sociale dans toute son existence, qu'elle concerne aussi les rapports de cette formation sociale avec d'autres formations sociales de maturités économique, politique, idéologique différentes, et qu'elle permet de comprendre la possibilité de ces rapports. C'est donc non pas l'inégalité externe qui fonde, quand elle intervient, l'existence d'une inégalité interne [...], mais c'est au contraire l'inégalité interne qui est première, et qui fonde le rôle de l'inégalité externe et jusqu'aux effets que cette seconde inégalité exerce à l'intérieur des formations sociales en présence »¹⁹.

Il existe d'autres points de convergence entre les deux perspectives. Il y a certainement une proximité entre le processus de radicalisation progressive de la crise à tous les niveaux dans chaque formation sociale et ce qu'Althusser définit comme une « accumulation de 'circonstances' et de 'courants' telle que, quels qu'en soient l'origine et le sens [...], ils 'fusionnent' en une *unité de rupture* »²⁰. Plus fondamentalement, il y a bien une proximité entre le passage, décrit par Althusser, des contradictions sociales de la phase de « *non-antagonisme* » à celle d'« *antagonisme* » et d'« *explosion* », et les différentes étapes de radicalisation que la crise doit dépasser, selon Marx, pour s'affirmer, non pas simplement comme un épisode de tension sociale plus aiguë (comme dans le cas de l'Angleterre en 1848), mais en tant que conjoncture révolutionnaire. C'est pourtant bien à deux conceptions différentes de la conjoncture que nous avons affaire.

On pourrait schématiser la théorie althussérienne de la révolution de la façon suivante :

Conjoncture historique → Événement révolutionnaire

Subordonné à une pluralité de facteurs hétérogènes entre lesquels il est impossible d'établir une quelconque hiérarchie, l'événement révolutionnaire s'impose toujours dans l'espace et le temps qui sont propres aux conjonctures historiques particulières : d'une part, l'espace

19. L. Althusser « Sur la dialectique matérialiste », *ibid.*, p. 218.

20. L. Althusser « Contradiction et surdétermination », *ibid.*, p. 98.

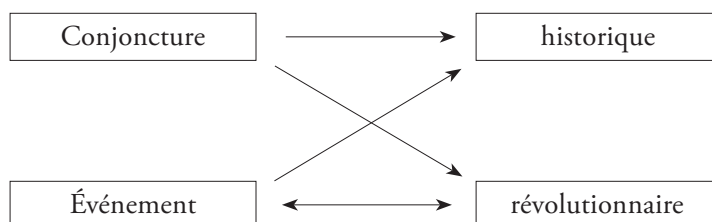
—
134
—

spécifique de la révolution, étant donné qu'elle est produite par l'« accumulation et l'exaspération de toutes les contradictions historiques [...] possibles en un seul État »²¹, est la nation ; d'autre part, puisqu'elle est essentiellement le *moment* d'une coupure radicale dans le *continuum* historique, sa dimension temporelle spécifique est l'« instant présent » où s'affirme la rupture. Ainsi, en se représentant la révolution comme « événement conjoncturel », Althusser la libère des interprétations « mécanistes » et « déterministes »²². Dans ce dispositif théorique, le contexte international est pris en compte en tant que facteur parmi d'autres à l'intérieur d'une conjoncture particulière. Autrement dit, la crise, puisqu'elle n'est pas la « cause immédiatement déterminante » pour l'éclatement des révolutions, est réduite par Althusser à un facteur de surdétermination parmi d'autres qui, lorsqu'il se mêle avec d'autres circonstances particulières, concourt à l'ouverture d'une conjoncture révolutionnaire dans une formation sociale déterminée. On peut donc conclure que la théorie althussérienne de la révolution se constitue à travers une *minoration* de la valeur de la crise internationale, réduite à un facteur de surdétermination parmi d'autres, à laquelle correspond une *substantialisation* du concept de conjoncture historique, conçue comme la seule dimension véritable de toute révolution, où se joue son destin, son échec ou sa victoire.

La perspective marxienne était différente. Pour Marx, s'il est possible qu'une crise internationale n'ait pas de conséquences révolutionnaires, en revanche, il n'est pas imaginable qu'une conjoncture révolutionnaire puisse s'ouvrir sans une crise internationale. C'est-à-dire que la définition de la crise en tant que condition formelle de possibilité des conjonctures révolutionnaires, loin d'impliquer une minoration de sa valeur et de sa réduction à une cause parmi les autres, implique sa position à un niveau différent d'abstraction de celui des causes conjoncturelles, ces dernières n'étant rien d'autre que son existence concrète et historique. Ce qui implique une tout autre conception de la révolution, une représentation toute différente de son espace et de sa temporalité. Alors qu'Althusser conçoit la *conjoncture historique* comme la dimension propre à tous *événements révolutionnaires*, pour Marx la relation entre *conjoncture* et *événement* se présente d'une façon bien plus problématique.

21. *Ibid.*, p. 94.

22. Cette définition de l'espace conjoncturel et du temps événementiel de la révolution est ce qui permet à Althusser de considérer la victoire de la révolution prolétarienne dans un seul pays, par exemple dans la Russie en 1917, dans la Chine en 1949, ou à Cuba en 1958, comme une révolution accomplie.



Il faut noter, tout d'abord, que, dans la perspective de Marx, la relation entre *conjoncture historique* et *conjoncture révolutionnaire* définit un « espace double » de la révolution : la révolution éclate forcément dans le contexte national, mais ses conditions de possibilité sont liées à une conjoncture historique déterminée qui est celle de la crise internationale. Par ailleurs, la relation entre *événement historique* et *événement révolutionnaire* révèle la double temporalité de la révolution, qui est tout à la fois celle de l'« instant présent » de la « rupture » dans le *continuum* historique, mais aussi celle d'un processus historique ayant ses racines dans la structure sociale existante et se développant donc selon la dialectique de la révolution et de la contre-révolution.

La révolution, pour Marx, est donc à concevoir comme un *événement conjoncturel* qui nie sa spatialité conjoncturelle dans sa dépendance à l'égard du contexte international et sa temporalité événementielle dans son être historique. Puisqu'elle est un processus à la fois « interne » à la société capitaliste (posé par sa structure contradictoire) et « externe » (dans la mesure où elle vise au dépassement de cette structure contradictoire), elle est un processus historique essentiellement contradictoire qui, pourtant, vise à dépasser aussi bien les contradictions du capitalisme que son propre caractère contradictoire, à travers une série de ruptures constituant les différentes étapes du processus révolutionnaire lui-même.

Pour conclure, attardons-nous quelques instants sur la théorie léniniste du « maillon le plus faible », interprétée par Althusser comme une preuve exemplaire du caractère essentiellement et forcément conjoncturel de toute révolution. En réalité, dans tous les écrits de Lénine des années 1917-1918 (c'est-à-dire dans les textes écrits pendant la conjoncture révolutionnaire), on retrouve la même tension, déjà relevée dans les écrits de Marx, entre « conjoncture » et « universalité », d'une part, entre « événement » et « processus », d'autre part. Tout d'abord,

Lénine reconnaît la valeur absolument déterminante de la « silencieuse alliance internationale » pour l'éclatement des révolutions : « Mais si les défaites du début de la guerre ont joué le rôle d'un facteur négatif qui a accéléré l'explosion, il faut dire que la *liaison* entre le capital financier anglo-français, l'impérialisme anglo-français, et la capitale russe octobriste a été le facteur qui a hâté cette crise en *organisant un complot* en règle contre Nicolas Romanov »²³. Si le rôle des défaites de l'armée russe est ici conçu comme « un » facteur d'accélération, c'est-à-dire un facteur de surdétermination parmi d'autres, en revanche, le lien entre les bourgeoisies russe et européenne est considéré comme « le » facteur par excellence, c'est-à-dire comme ce qui joue un rôle absolument décisif dans le processus de radicalisation de la crise et donc dans l'ouverture de la conjoncture révolutionnaire.

—
136 —
Ensuite, le destin des révolutions est, lui aussi, lié, selon Lénine, à cette « silencieuse alliance internationale » : loin de considérer la victoire du prolétariat en Russie comme le « triomphe de la révolution », il l'interprète plutôt comme le premier acte d'un processus qui, en dépassant les frontières nationales, devrait s'accomplir sur le terrain international. La victoire du prolétariat russe, grâce à la « silencieuse alliance internationale de classe », aurait dû renforcer la puissance révolutionnaire du prolétariat européen tout entier et, en le soutenant dans ses luttes, il aurait permis de bouleverser les rapports de force entre la révolution et la contre-révolution sur le terrain international.

Il faut donc conclure que, pour Marx comme pour Lénine, le contexte international, loin d'être conçu comme un facteur de surdétermination parmi d'autres, se présente plutôt comme un cadre déterminant et la seule dimension véritablement adéquate de l'accomplissement du processus révolutionnaire, dans la mesure où, pour l'un comme pour l'autre, la mise en place des conditions objectives du dépassement du mode de production capitaliste dépend elle-même de ce mouvement d'auto-développement du processus révolutionnaire à l'échelle internationale : c'est ainsi seulement que la révolution nie son apparence conjoncturelle tout en réalisant son « essence événementielle », c'est-à-dire ce qui, en elle, vaut comme « moment » de rupture radicale dans le *continuum* historique. ■

23. V. Lénine, « Lettres de loin », in *Œuvres*, tome XXIII, Éditions sociales, Paris, 1959, p. 329.